

PRESTON & CHILD

L'ANGE DE LA VENGEANCE

UNE ENQUÊTE DE L'INSPECTEUR PENDERGAST



l'Archipel
suspense

DES MÊMES AUTEURS
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Série Pendergast

Le Cabinet du Dr Leng, 2024.
La Cité hantée, 2022.
Rivière maudite, 2020.
Offrande funèbre, 2019.
Nuit sans fin, 2018.
Noir Sanctuaire, 2017.
Mortel Sabbat, 2016.
Labyrinthe fatal, 2015.
Tempête blanche, 2014.
Descente en enfer, 2013.
Vengeance à froid, 2012.
Fièvre mutante, 2011.
Valse macabre, 2010.
Croisière maudite, 2009.
Le Livre des trépassés, 2008.
Danse de mort, 2007.
Le Violon du diable, 2006.
Les Croassements de la nuit, 2005.
La Chambre des curiosités, 2003.
Le Grenier des enfers, 1999 ; rééd. 2009.
Relic, 1995 ; rééd. 2008.

Série Nora Kelly

L'Antre du diable, 2023.
Le Dard du scorpion, 2021.
Tombes oubliées, 2020.

(Suite en fin d'ouvrage)

DOUGLAS PRESTON
& LINCOLN CHILD

L'ANGE
DE LA VENGEANCE

*traduit de l'américain
par Sebastian Danchin*

l'Archipel

Ce livre a été publié sous le titre
Angel of Vengeance
par Grand Central Publishing, New York, 2024.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

Contact : info@lisez.com

ISBN 978-2-8098-5132-8

Copyright © Splendide Mendax Inc. et Lincoln Child, 2024.
Copyright © L'Archipel, 2025, pour la traduction française.

Surtout, ne vous inquiétez pas...

1

Lundi 27 décembre 1880

Diogène se glissa dans le portail spatio-temporel et fut projeté dans le New York de cette fin de XIX^e siècle avec une telle force qu'il s'étala de tout son long sur les pavés crasseux de la ruelle. Il se releva d'un bond, couvert de boue et de crottin de cheval, et eut tout juste le temps de voir le portail s'effacer. Il contempla sa tenue maculée en étouffant un juron. Sa proie, qu'il avait vu franchir le portail quelques instants plus tôt, avait déjà disparu et il n'était pas question que Diogène la perde de vue.

La valise en cuir qu'il avait pris la précaution d'emporter était tombée un peu plus loin et il la récupéra avant de remonter d'un pas vif la venelle qui débouchait sur un carrefour animé. Il reconnut ce qui deviendrait par la suite Times Square et qui portait encore le nom de Longacre, attribué à l'époque où Manhattan était une terre vierge. Il mémorisa soigneusement l'emplacement de la ruelle qu'une pancarte encrassée identifiait sous le nom de Smees Alley, puis il embrassa d'un regard circulaire les voitures à cheval et les vitrines sombres des échoppes, frappé par l'odeur de fumée de charbon qui flottait dans l'air. Par chance, il aperçut la silhouette de Gaspard Ferenc qui remontait Broadway au milieu du flot des passants.

Il s'élança à sa poursuite d'un pas alerte, sans s'inquiéter que Ferenc puisse se savoir suivi. Cet abruti était loin de se

douter que Diogène l'espionnait depuis plusieurs semaines, encore moins qu'il avait remonté le temps à sa suite.

Diogène aurait tout le loisir de réfléchir plus tard aux raisons qui l'avaient poussé à suivre l'exemple de Ferenc. Pour l'heure, il éprouvait un étrange plaisir à l'idée de laisser derrière lui le triste monde dont il était originaire.

Il ne tarda pas à rattraper Ferenc et se coula dans son sillage. Sa cible avait opté pour une tenue bigarrée ridicule : une grosse chemise de bûcheron à carreaux, un pantalon de toile noir et une paire de Doc Martens. Diogène, pris au dépourvu par les événements, n'avait pas eu l'occasion de se changer et, d'une façon paradoxale, ses vêtements crottés constituaient une aubaine, la boue et la saleté contribuant à rendre anonymes son pantalon et son pull à col roulé noirs.

À terme, cette apparence incongrue risquait d'attirer l'attention des passants sur lui. Avisant un restaurant dont le menu, rédigé à la craie, proposait des pieds de porc, Diogène frotta sa main sur l'ardoise et la passa sur son visage. La poussière blanche lui donna l'allure de l'un de ces artistes de music-hall très à la mode à l'époque dans le quartier des théâtres. Il ne tarda pas rattraper Ferenc qui poursuivait son chemin sur Broadway. Remarquant au passage deux hommes d'allure prospère, Diogène les délésta de leur portefeuille et de leur montre à gousset.

Ferenc avait parcouru plusieurs centaines de mètres lorsqu'il poussa la porte d'un prêteur sur gages. Diogène en profita pour entrer dans l'échoppe d'un tailleur à qui il acheta à la hâte une chemise, un manteau de cocher et un chapeau. Sa valise de vieux cuir était suffisamment banale pour ne pas attirer l'attention sur son propriétaire. Le rebord du chapeau rabattu sur les yeux et le manteau boutonné jusqu'au cou, il quitta la boutique et s'avança jusqu'à la devanture du prêteur sur gages. À travers la vitrine, il vit Ferenc vendre une figurine de jade qui devait avoir été subtilisée dans les collections d'objets précieux de

la famille Pendergast. Ferenc en profita pour acheter un manteau et une casquette, empocha le reste de la somme, regagna Broadway et poursuivit sa route en direction du sud d'un pas vif.

À quoi pouvait-il bien jouer? Son but pour le moins mystérieux et la précipitation dont il avait fait preuve ne pouvaient qu'exciter la curiosité de Diogène. L'autre disposait à l'évidence d'un plan soigneusement prémédité. Diogène le savait d'une grande cupidité, son intention était probablement de gagner beaucoup d'argent, restait à deviner de quelle façon. À ceci près qu'il risquait fort de compliquer la tâche de son poursuivant, ce qui contraindrait ce dernier à le tuer. En attendant, le mieux était encore de laisser Ferenc mener à bien sa petite opération.

La patience de Diogène se trouva récompensée lorsqu'il vit Ferenc traverser la 26^e Rue et pénétrer dans la New York Federal Bank of Commerce. Il prit place à l'extrémité d'une file d'attente et Diogène fit de même à quelques guichets de distance afin d'observer la suite. Le tour de Ferenc ne tarda pas à venir, mais la transaction ne se déroulait pas comme souhaité. Diogène vit le guichetier quitter son poste derrière la grille qui le protégeait, revenir les mains vides, repartir à nouveau et réapparaître cette fois avec l'un de ses supérieurs.

Diogène, qui avait trouvé le moyen de s'approcher discrètement, comprit rapidement de quoi il retournait en tendant l'oreille. Ferenc souhaitait acheter pour cent dollars de stellas, des pièces rares de quatre dollars en or. Malheureusement pour lui, la banque ne pouvait lui en proposer que deux exemplaires en piètre état.

Diogène ne s'était pas trompé. Au lieu de profiter des formidables possibilités que la machine à remonter le temps aurait pu offrir à un homme d'audace et d'imagination, Ferenc avait entamé cette mission périlleuse dans le seul but de sacrifier à sa passion du lucre. Son unique but était de

rapporter au XXI^e siècle des pièces de collection rares afin de les revendre, et voilà qu'il s'emmêlait les pinceaux. Au mépris amusé de Diogène s'associa une déception teintée de colère, et il se promit de tuer ce petit imbécile à la première occasion.

Continuant d'observer la scène, il vit un Ferenc furieux manifester sa colère en insultant la femme qui patientait derrière lui dans la queue, au prétexte qu'elle s'était autorisée une réflexion. Un agent de sécurité s'approcha précipitamment. Au cours de l'altercation qui opposa les deux hommes apparut au poignet de Ferenc une montre numérisée. La vue d'un objet aussi insolite fit monter la tension à son comble et Ferenc, au terme d'une véritable bagarre, se retrouva menotté à l'arrière d'un panier à salade. Diogène, qui observait la scène au milieu de la foule des badauds, entendit un agent de police expliquer que l'on conduisait le forcené à l'hôpital Bellevue. Les lourdes portes du fourgon se refermèrent sur Ferenc qui se débattait en hurlant, affirmant être un voyageur du futur tout en réclamant à cor et à cri l'aide d'un certain Pendergast.

Diogène grimaça intérieurement en entendant ses cris. Ferenc risquait de tout gâcher. Il héla une voiture et demanda au cocher de suivre le panier à salade. Ce Ferenc était décidément un idiot de première ! N'importe quel numismate avisé aurait pu lui dire que les stellas étaient des prototypes jamais mis en circulation, et donc indisponibles dans les établissements bancaires. La situation ne manquait pas de sel : comment un génie tel que Ferenc, capable d'envoyer un robot sur Mars et de réparer une machine spatio-temporelle, avait-il pu mettre au point un plan aussi inepte, poussé par sa soif de richesse ? *Sic transit gloria mundi.*

2

Au terme d'un périple d'un quart d'heure à travers les rues animées de la ville, le panier à salade s'arrêta devant une entrée sécurisée de l'hôpital Bellevue dont les épais murs évoquaient davantage la Bastille qu'un établissement hospitalier.

Diogène fit arrêter sa voiture de l'autre côté de la rue tandis que les portes se refermaient derrière le forcené avec un claquement métallique.

— Ce s'ra vingt cents, monsieur, dit le cocher.

— Si cela ne vous dérange pas, je souhaiterais rester ici un petit moment, répondit Diogène. Il se pourrait que j'aie à nouveau recours à vos services.

Il scella sa requête en tendant à son interlocuteur une pièce d'un dollar en argent qui se trouvait un peu plus tôt dans la poche du personnage rondouillard auquel il l'avait subtilisée sur Broadway.

— Bien, mon prince, réagit le cocher à qui ne déplaisait pas l'idée d'être rémunéré pour se tourner les pouces.

Diogène reporta son attention sur la lourde porte métallique derrière laquelle avait disparu Ferenc. Il jouait de malchance et aurait été mieux inspiré de tuer sa proie lorsqu'il en avait l'occasion. Ce n'était malheureusement pas la première fois que sa curiosité exacerbée lui jouait des tours.

Il réfléchit à la situation. Pour que Ferenc ait été enfermé dans cet hôpital au lieu d'être conduit au poste de police le plus proche, il était clair qu'on le destinait à un service

psychiatrique. Le sachant, quelle était la meilleure solution ? Il avait encore la possibilité de tuer ce type, à condition de se déguiser en brancardier et de se glisser dans le bon service, mais le temps pressait.

Le temps... Son regard se posa sur son pantalon et ses chaussures, les seuls éléments vestimentaires du ^{xxi}^e siècle qu'il avait conservés. Il remarqua soudain, sous la couche de crasse, que les revers du pantalon, au niveau des chevilles, étaient noircis, tout comme ses bottines. Ces traces de brûlures anormales, au même titre que les grincements et le nuage de fumée émis par la machine lorsque Diogène avait suivi Ferenc dans le portail...

L'arrivée d'une berline noire au niveau d'une autre entrée de l'hôpital interrompit le cours de ses pensées. La portière s'écarta et un homme d'une grande élégance descendit de voiture. Encore le terme «élégance» était-il trop faible car l'inconnu était vêtu d'une longue redingote noire, d'une chemise à faux-col blanc rehaussée d'une lavallière retenue par une épingle en diamant et d'un gilet sur lequel la chaîne en or d'un chronomètre dessinait un arc brillant. L'homme portait à la boutonnière une orchidée retenue par un brin de fougère.

Diogène dévisagea avec le plus grand intérêt le nouvel arrivant. Il avait un visage aquilin très pâle, des yeux couleur saphir enfoncés profondément dans leurs orbites, une paire de lunettes en forme de losanges, des cheveux très blonds et des traits aristocratiques d'une grande finesse. À sa mine, on devinait un individu distrait, préoccupé... ou peut-être d'une extrême froideur.

Diogène sut instantanément qu'il était en présence du professeur Enoch Leng, l'aliéniste rendu célèbre par sa façon toute particulière d'opérer ses patients. Leng, de son vrai nom Antoine Leng Pendergast, héritier d'une très vieille famille de La Nouvelle-Orléans, n'était autre que l'arrière-grand-oncle de Diogène.

Ce dernier vit le chirurgien disparaître à l'intérieur de l'établissement.

Voilà qui n'augurait rien de bon : il ne faisait aucun doute que Leng serait amené à examiner Gaspard Ferenc, le « fou » qui affirmait être un voyageur du futur... et criait à tue-tête le nom de Pendergast dans l'espoir que celui-ci confirme ses dires.

S'introduire à l'intérieur de l'hôpital n'était plus une option. Tout dépendrait de la réaction de Leng. En dépit des protestations du cocher, Diogène lança un autre dollar en argent dans sa direction et se prépara à attendre.

Moins d'une heure plus tard, il vit Ferenc sortir de l'hôpital d'un pas hésitant, soutenu par un jeune homme en tenue de médecin qui l'aida à monter dans la voiture de Leng. Ce dernier fermait la marche. Quelques instants plus tard, le véhicule hippomobile s'éloignait et Diogène ordonna à son cocher de la suivre à distance.

La luxueuse berline de Leng traçait sa route plein sud en direction des quartiers pauvres de la ville et finit par arriver à Five Points, le secteur qui accueillait alors les pires taudis de New York. La voiture se faufila dans un dédale de ruelles bordées d'immeubles délabrés et crasseux dans lesquels vivait la lie de l'humanité locale. Il n'était pas anodin que la berline de Leng puisse traverser sans encombre un tel repaire de vice et d'insalubrité. Quant au cocher de Diogène, il apporta la preuve d'avoir bien gagné les deux dollars de son passager en tirant de sa poche un énorme revolver, soucieux d'assurer la protection de sa propre voiture.

La berline finit par se figer sur Catherine Street au pied d'un immeuble de style néogothique. Une foule douteuse se trouvait rassemblée là, attirée par une pancarte, installée au-dessus de l'entrée, sur laquelle s'affichait en lettres dorées :

**CABINET DE CURIOSITÉS
& D'ÉLÉMENTS NATURELS
J. C. SHOTTUM**

Leng descendit de sa voiture, un bras protecteur passé autour des épaules d'un Ferenc docile. Au lieu d'emprunter l'entrée principale du bâtiment, les deux hommes disparurent par une petite porte latérale.

Diogène conseilla à son cocher de se garer un peu plus loin, au coin d'une rue plus sûre, et lui demanda une nouvelle fois de patienter. Pour bien connaître l'histoire de son ancêtre Enoch Leng, Diogène savait que les sous-sols du quartier abritaient un labyrinthe de souterrains et de passages dus à la présence autrefois du réseau hydraulique de la ville, abandonné depuis. C'était dans ce dédale suintant d'humidité que Leng avait aménagé le laboratoire dans lequel il réalisait ses expériences macabres.

Suivre le chirurgien dans son antre aurait été infiniment plus dangereux encore que de s'introduire à l'intérieur de l'hôpital Bellevue et Diogène décida d'attendre la suite, présentant un dénouement proche.

Au bout d'une heure d'attente, il fut enfin récompensé de sa patience en voyant un personnage contrefait sortir par la petite porte en poussant devant lui une silhouette qu'il obligea à se hisser dans la berline. À la vue de ses pieds délicats, dévoilés brièvement alors qu'ils se posaient sur le marchepied de la voiture, Diogène comprit qu'il s'agissait d'une femme, en dépit du fait que l'inconnue était dissimulée sous une couverture. Quelques instants plus tard, la berline passait à côté de la voiture de Diogène.

Celui-ci hésitait à la suivre lorsque Leng apparut et prit la même direction d'un pas vif. Croyant que le médecin s'efforçait de rattraper la berline, Diogène demanda à son cocher de suivre le mouvement. Il ne tarda pas à comprendre que Leng souhaitait en réalité gagner Ferry Street,

une artère proche, mais infiniment moins dangereuse, sur laquelle stationnaient plusieurs voitures à cheval. Leng héla le cocher de l'une d'elles, prit place à bord, et le véhicule s'élança vers le nord en longeant les quais.

Avant même que Diogène ait pu lui donner un ordre, son cocher agita les rênes et le cheval se mit en marche.

La voiture de Leng roulait à bonne allure sur des artères qui se faisaient plus larges et droites à mesure que se dessinait le quadrillage des quartiers les plus récents. Le véhicule ralentit et Diogène comprit quelle était sa destination, admiratif de la rapidité avec laquelle le médecin avait réussi à tirer les vers du nez de Ferenc.

— Ralentissez, ordonna-t-il d'une voix sourde. Et veuillez stationner du côté gauche et patienter.

— C'est comme si c'était fait, mon prince, réagit le cocher.

Leng descendit de voiture et s'engagea sur le trottoir d'un bon pas, s'arrêtant ici et là afin d'examiner les quelques ruelles reliant Broadway à Longacre Square. De toute évidence, il tentait d'identifier celle dans laquelle se trouvait le portail spatio-temporel, et le sang de Diogène se glaça dans ses veines.

Leng traversa la 7^e Avenue sans se soucier des flaques boueuses et des détritiques qui souillaient son élégante tenue, puis il s'enfonça dans Smee's Alley.

— Ne bougez pas, recommanda Diogène à son cocher.

Il descendit de voiture et se dirigea précipitamment vers la ruelle. Il ralentit le pas en arrivant à destination et coula un regard à l'intérieur en feignant de sortir sa montre et de regarder l'heure. Leng arpentait l'impasse en agitant sa canne à pommeau d'or, donnant l'impression de chercher un objet invisible. Le portail, grâce à Dieu, n'avait pas réapparu.

Diogène, quelque peu rassuré, reprit son chemin et poussa la porte d'un cabaret voisin d'où il aurait tout le

loisir d'observer le manège de Leng à travers les vitres couvertes de chiures de mouche.

Le médecin multipliait les allées et venues en faisant de nombreuses haltes. Il tendit le cou en direction des façades, recouvertes de vieilles affiches, dont il tenta d'enfoncer les briques, puis il se pencha afin d'examiner les pavés en les tapotant du bout de sa canne lorsqu'il n'utilisait pas celle-ci pour fendre l'air au hasard. L'après-midi tirait à sa fin et la nuit hivernale commençait à descendre sur la ville lorsque Leng, manifestement agacé, ressortit de la ruelle d'un pas rageur et héla un cocher avec un mouvement de l'index qui rappela à Diogène le *Saint Jean-Baptiste au désert* du Titien. L'instant suivant, la voiture se perdait dans le crépuscule.

Diogène, après avoir hésité à poursuivre la filature, estima que c'était inutile. Le désastre qu'il redoutait s'était produit. Si Ferenc n'était pas déjà mort, il ne tarderait pas à l'être car il était clair que Leng lui avait soutiré toutes les informations dont il avait besoin. Il était donc au courant de la présence à New York de Pendergast et de Constance ; il connaissait en outre l'existence de la machine à voyager dans le temps. Il savait où se trouvait le portail puisqu'il en avait cherché l'emplacement exact. Si jamais il s'y introduisait et parvenait au XXI^e siècle, le résultat serait catastrophique. Le sort du monde de Diogène en dépendait et il remercia la providence de la disparition du portail. Il soupçonnait Ferenc d'avoir présumé des capacités de la machine en la laissant fonctionner trop longtemps pendant qu'il vaquait à ses occupations dans cet univers parallèle. Si le moteur avait grillé, le portail aurait disparu, peut-être définitivement.

Diogène, tout à sa préoccupation du danger immédiat, avait négligé de penser qu'il pourrait rester prisonnier à jamais de cette fin de XIX^e siècle.

Il quitta le cabaret et reprit place dans la voiture qui l'attendait.

— Où va-t-on, mon prince?

Diogène médita la question quelques instants, le temps d'évaluer la situation. Portail ou non, il avait du pain sur la planche. Le mieux était encore de dessiner un échiquier dans sa tête, d'y placer les pions au bon endroit et de réfléchir aux coups à venir. Pour ce faire, il lui fallait disposer d'un quartier général. Leng, à présent qu'il était au courant de la présence de Constance Greene et de Pendergast, le frère aîné de Diogène, représentait un péril considérable.

L'aliéniste ignorait tout, en revanche, d'un élément d'importance.

Diogène s'éclaircit la gorge.

— Mon bon, dit-il. Auriez-vous connaissance, par hasard, d'un local à louer? De préférence dans un quartier calme dont les occupants ne se mêlent guère des affaires d'autrui?

— Et comment, m'sieur, répliqua le cocher en secouant les rênes de son cheval.

3

À un kilomètre et demi de là, le lieutenant Vincent D'Agosta du NYPD se tenait en équilibre précaire sur un linteau de pierre, sous l'une des fenêtres d'une vaste maison de ville, au coin de la 5^e Avenue et de la 48^e Rue. Il avait escaladé cette façade dans l'espoir de se glisser subrepticement à l'intérieur de la demeure, mais son plan prenait davantage l'eau à chaque seconde qui passait. Les pierres oblongues lui faisaient l'effet de blocs de glace, sans parler de l'obscurité qui l'entourait et dont il n'aurait su dire s'il s'agissait d'un handicap ou d'un atout. Si aucun piéton et nul occupant d'une voiture à cheval n'aurait pu deviner sa présence grâce à la nuit, c'est tout juste s'il voyait lui-même à quelles aspérités s'agripper.

Les rideaux de la fenêtre ouverte, au-dessus de sa tête, flottaient au vent. L'assistant de Leng, un monstre sadique nommé Munck, avait montré l'exemple en escaladant la façade quelques minutes plus tôt afin de s'introduire à l'intérieur, ce que Pendergast avait recommandé à D'Agosta d'éviter à tout prix.

Le lieutenant utilisa le linteau comme appui, puis comme marchepied, et ne disposa bientôt que de la pierre brute et des joints de ciment pour continuer son ascension. Sourd aux battements affolés de son cœur, il se hissa péniblement au niveau supérieur et reprit son souffle en veillant soigneusement à ne pas regarder en contrebas, ses muscles agités de tremblements.

« En aucun cas Constance ne doit vous reconnaître, lui avait bien recommandé Pendergast. Si jamais vous voyez que Munck tente de pénétrer dans la maison, arrêtez-le. Tuez-le au besoin. » Et voilà qu'il n'avait pas réussi à l'arrêter car Munck, à la façon d'un monte-en-l'air, avait escaladé la façade et forcé une fenêtre avant que D'Agosta, tapi dans sa cachette de l'autre côté de la rue, ait pu réagir. Le pire pour le lieutenant était de ne pouvoir alerter Constance Greene, de peur de tout gâcher.

En désespoir de cause, il avait entrepris de suivre l'âme damnée de Leng, quitte à se rompre le cou. Il se trouvait à moins de deux mètres de la fenêtre ouverte, mais les blocs de pierre lisse n'offraient quasiment aucune prise et il ne pouvait pas rester coincé là car ses forces menaçaient de l'abandonner.

Il aperçut dans la pierre un anneau laissé par les maçons au moment des travaux de construction. Sans prendre le temps de réfléchir, il rassembla ses forces et bondit dans la nuit en direction de l'anneau autour duquel il referma ses doigts. À force de contorsions, il grimpa le long des blocs de pierre, chercha des doigts le rebord de la fenêtre et s'accrocha au chambranle. Au même instant, le ciment s'effrita sous sa semelle. Porté par l'énergie du désespoir, il parvint à franchir l'obstacle et tomba la tête la première dans une pièce obscure. Allongé par terre, il reprit son souffle et attendit que se calment les battements de son cœur, les mains, les doigts et les genoux en sang.

Tout avait commencé le jour où il s'était pris de bec avec Laura, sa femme. Furieux de la voir quitter l'appartement conjugal, il était allé retrouver Pendergast et avait accepté de l'aider par dépit. Résultat des courses, cette dispute conjugale l'avait vu quitter le confort de son quotidien au ^{xxi}e siècle pour se retrouver en cette fin de ^{xix}e, tout essoufflé sur le plancher de cette pièce inconnue, à la poursuite d'un salopard d'assassin qui aurait dû être mort depuis une bonne centaine d'années.

En attendant, il n'y avait pas une minute à perdre. Il se releva péniblement dans la pénombre, tira de sa poche son Colt 45 et se dirigea sur la pointe des pieds vers la porte qu'il entrebâilla sans bruit.

Un élégant couloir s'offrit à sa vue, dont la moquette était gorgée de sang à l'endroit où reposait le corps sans vie d'un inconnu. Munck avait déjà trouvé le temps de commettre un meurtre.

La porte de l'une des chambres donnant sur le couloir s'ouvrit. Munck s'avança en tenant une petite fille par le cou. Il posa la lame de son couteau sur sa gorge en apercevant D'Agosta.

Dans l'incapacité de crier à cause du bâillon enfoncé dans sa bouche, la fillette écarquilla les yeux.

— Vous lâcher arme tout de suite, murmura Munck.

D'Agosta se tétanisa.

— Tout de suite, répéta Munck en enfonçant la pointe du couteau dans le cou de l'enfant.

D'Agosta tendit le bras et le revolver se balança par le pontet autour de son index.

— Sur tapis, lui ordonna Munck.

Le lieutenant obtempéra en se mettant à genoux.

— Je vais m'en aller, reprit Munck. Si vous donner l'alerte avant moi parti, je couper la gorge.

Il recula en direction de l'escalier et D'Agosta, malgré les instructions de Pendergast, comprit qu'il n'avait pas le choix. Il se jeta de toute sa masse sur l'autre enfoiré qui voulut se défendre. D'Agosta para le coup avec l'avant-bras et la lame lui entailla profondément les chairs. Munck tituba sans lâcher la fillette. Le temps de reprendre son équilibre, il leva son bras armé avec l'intention de poignarder D'Agosta dans le dos. Gêné par la présence de l'enfant, il s'y prit trop tard, D'Agosta leva le poing, l'abattit sur l'avant-bras de son adversaire et le couteau vola.

l'Archipel

Suspense, thriller,
roman noir, policier...
Il y a forcément un titre
de notre catalogue que vous aimerez !

Découvrez notre collection sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achevé de numériser
par Atlant'Communication